

Romains 8, 18-25

L'espérance de la création

¹⁸J'estime en effet qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée en nous. ¹⁹Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. ²⁰En effet, la création a été soumise au néant – non pas de son propre gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise – avec une espérance : ²¹cette même création sera libérée de l'esclavage du périssable pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. ²²Or nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'accouchement. ²³Bien plus, nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps. ²⁴Car c'est dans l'espérance que nous avons été sauvés. Or l'espérance qu'on voit n'est plus une espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ? ²⁵Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance.

Chers sœurs et frères,

« La création toute entière soupire et souffre... » : ce dimanche, le texte biblique résonne comme jamais avec ce que nous vivons actuellement.

Cette nuit, êtes-vous arrivés à dormir un peu avec la chaleur ? Au moins quelques heures ?

Nous ne sommes même pas à mi-juillet, c'est déjà la 3^e canicule de l'année, et ce n'est peut-être pas la dernière. J'espère sincèrement que chacune, chacun d'entre vous a la possibilité de se protéger autant que possible de la chaleur, ainsi que les personnes vulnérables de votre entourage.

Oui, le changement climatique est devenu une réalité que nous vivons désormais concrètement dans notre chair. Et nous, humains, ne sommes pas seuls à soupirer et souffrir.

Nous voyons autour de nous l'herbe déjà sèche et des arbres aux feuilles brûlées, qui commencent déjà à tomber. Sur les réseaux sociaux, peut-être avez-vous lu des témoignages d'agriculteurs et éleveurs désespérés par les cultures grillées et les animaux qui suffoquent ; vu passer des photos de refuges débordés par les jeunes oiseaux tombés du nid à cause de la chaleur ; vu des vidéos d'incendies qui ravagent des champs et des milliers d'hectares de forêt, comme dans le sud de la France et en Espagne ... Ce cri de souffrance de la création, il devient plus audible que jamais.

Cette situation suscite en nous toutes sortes d'émotions : peut-être de la sidération, de la tristesse, de l'anxiété, de la colère, de la remise en question, du désarroi. Peut-être aussi – et c'est compréhensible - juste l'envie de se protéger et penser à autre chose. Toutes ces émotions, elles sont légitimes.

Je vous propose de prendre chacun, chacune, un petit moment en silence pour essayer d'identifier ce qui se passe en nous.

...

Alors certes, quand l'apôtre Paul a rédigé ce texte, en l'an 58 de notre ère, il n'avait absolument pas en tête la situation que nous traversons. Mais ce passage, qui est très dense, a beaucoup de choses à nous dire, qui peuvent nous aider à traverser ce que nous vivons actuellement.

Ce texte est un extrait d'une lettre que Paul adresse à la communauté de Rome. Ici, il entend affermir ses membres dans leur foi, et leur faire prendre conscience d'un paradoxe. Certes, comme tous les humains, ils vivent encore, structurellement, dans un rapport pas très bien ajusté au monde et à Dieu, et dans une condition où la souffrance domine. Mais déjà, leur relation vivante au Christ leur ouvre une autre perspective. En lui, ils ont été déclarés enfants de Dieu, destinés à vivre dans une nouvelle profondeur d'amour.

Et c'est là que Paul fait intervenir la création et son espérance, pour souligner que ce qui se joue là ne concerne pas que les humains et Dieu. C'est bien plus large.

La création elle aussi souffre car, dit Paul, elle a été soumise, malgré elle, au néant. Paul fait ici allusion à l'épisode de la chute, dans le récit de la Genèse, au tout début de la Bible : suite à la désobéissance de l'humain, qui a voulu devenir comme Dieu en s'accaparant le fruit de l'arbre de la connaissance, le sol a été maudit.

Alors bien sûr, pour nous, au XXI^e siècle, il n'est pas question de lire la Genèse de façon littérale. Nous savons qu'il s'agit d'un texte poétique et mythologique, pas d'un traité de sciences ou d'histoire. Mais c'est un texte qui, à sa façon, dit du vrai. Le poème de la création du monde, au début de la Genèse, nous dit quelque chose d'un monde déclaré bon, aimé et voulu par Dieu. Et le récit de la chute dit quelque chose, à sa façon, d'un monde brisé, où les relations entre les humains, Dieu et le monde naturel sont altérées, privées d'harmonie. Cette brisure, en d'autres termes, on l'appelle le péché.

Or le changement climatique auquel nous sommes confrontés, et qui est directement lié à l'activité humaine, on peut le voir comme une exacerbation de cette brisure originelle. Si nous abordons cette crise comme un problème à laisser aux ingénieurs, où il suffirait de mettre en œuvre telle ou telle technologie, nous faisons fausse route. En effet, on ne peut faire face à la crise écologique que si on la comprend aussi comme une crise spirituelle, une crise de notre rapport au monde : réduction de la nature à un stock de ressources qu'on peut s'accaparer et extraire sans limite, recherche du profit à court terme plutôt que du bien commun, préférence pour l'accumulation de biens matériels plutôt que pour les liens humains, déni des conséquences de nos actes...

Alors certes, parler d'une crise de « notre » rapport au monde, c'est à la fois imprécis et nécessaire. Cette aggravation de ce qui brise notre relation au monde, quelques-uns y participent de façon démesurée, tandis que d'autres, notamment ceux qui en subissent le plus les conséquences, n'y contribuent que de façon complètement marginale. Selon l'ONG Oxfam, les 0,1% les plus riches du monde émettent en un seul jour plus de gaz à effet de serre que les 50% les plus pauvres en un an¹ ! Surtout, le plus souvent, nous y contribuons non pas par nos choix, mais malgré nous, de façon structurelle, parce que nous sommes pris dans un système qui nous dépasse. Mais d'une façon ou d'une autre, elle nous concerne toutes et tous.

Ce gémissement de la création, il est donc possible de le recevoir comme un cri d'accusation. Mais il n'est pas que cela, et il nous ouvre en même temps à autre chose. Au milieu de ces soupirs, suggère Paul, il y a une espérance, à la fois pour nous et pour la création entière.

Car cette création qui nous entoure et qui souffre est, à nos côtés, promise au salut, à cette vie éternelle conférée par l'amour de Dieu. Elle a l'espérance, dit Paul, d'être « libérée de l'esclavage du périssable pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu ».

Alors certes, on peut se dire que quand Paul parle de l'espérance de la création, il s'agit juste d'une figure de style. Mais il me semble qu'on peut se dire que c'est bien plus que cela. C'est une invitation à poser un autre regard sur ce monde vivant. Arrêter de le voir juste comme un stock de ressources à exploiter, ou comme un simple décor de l'action humaine. Et découvrir que les autres êtres vivants sont pris avec nous dans une communauté de destin, appelés comme nous au salut. C'est déjà ce que l'on retrouve dans ce passage de la Genèse où

¹ « Climate Plunder: How a powerful few are locking the world into disaster », Oxfam International, octobre 2025.

Dieu, après le déluge, fait alliance avec Noé et avec tous les animaux sortis de l'arche. C'est aussi ce que l'on retrouve dans plusieurs écrits du Nouveau Testament, notamment l'épître aux Ephésiens : le projet de Dieu est, à terme, d'une façon qui nous échappe totalement, de rassembler et récapituler tout en Christ, tout ce qui est dans les cieux comme ce qui est sur la terre. Bien sûr, cela n'empêchera pas les effondrements et les destructions. Mais, pour nous comme pour la création, ce n'est pas l'anéantissement et le néant qui auront le dernier mot.

Et ce qu'avance Paul, c'est que, d'une certaine façon, l'accomplissement du salut promis à la création est lié à notre conversion à nous, les humains. « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. », écrit-il. Nous, humains, avons un rôle particulier dans le plan de Dieu. Et nous pouvons nous figurer que tout ce qui vit et respire attend avec anxiété et impatience que nous devenions pleinement ce que nous sommes appelés à être, que nous entrions dans cette filiation divine. Il y a un processus d'enfantement en cours, et qui ne va pas de soi. Nous sommes encore des êtres en devenir, appelés à naître à notre condition nouvelle d'enfants de Dieu. C'est quoi, être enfants de Dieu ? C'est savoir que, comme le Christ nous l'a révélé, nous sommes aimés de Dieu. Aimés d'un amour infini qui nous libère et nous amène à rendre grâce par nos vies. Ne plus avoir une attitude individualiste, mais se savoir reliées les uns aux autres, appelés à l'amour et à la solidarité. Cesser d'avoir un rapport utilitariste au monde, ne plus se l'accaparer, mais le recevoir comme un cadeau, avec gratitude.

Ainsi, ce cri de la création qui souffre, nous pouvons aussi l'entendre comme un appel à la solidarité et une formidable exhortation à la conversion de la part des autres créatures. Tout ce qui vit, respire et soupire, nous rappelle que le Dieu vivant veut faire de nous ses enfants et attend notre transformation. Une conversion du cœur qui est d'ailleurs porteuse d'un autre rapport au monde.

J'ai la conviction que cette espérance peut nous porter, en tant que chrétiennes et chrétiens, et nous aider à naviguer dans la période actuelle. Nous voici appelées à prendre pleinement la mesure des souffrances du monde, tout en vivant de la promesse de Dieu révélée en Jésus-Christ.

Car l'espérance à laquelle nous sommes appelées n'est pas une attente passive, mais une persévérance active. Il ne s'agit pas de nier la gravité de ce qui se passe au nom du salut promis, ni de supposer que notre Dieu va stopper le changement climatique comme d'un coup de baguette magique. Non. Même si, dans le livre de l'Apocalypse, nous lisons la promesse de cieux nouveaux et d'une terre nouvelle, nous sommes des êtres incarnés et ici maintenant, c'est sur cette terre

que nous vivons, et nous sommes appelées à prendre soin de nos autres co-créatures. Nous sommes des vies qui veulent vivre aux côtés d'autres vies qui veulent vivre, et l'espérance, ce n'est pas ignorer les souffrances en se réfugiant dans une fuite du monde spiritualisante. Comme le dit cette citation attribuée à Saint Augustin, « L'espérance a deux filles très belles : la colère et le courage. La colère pour que les choses ne restent pas comme elles sont, le courage pour qu'elles deviennent comme elles n'ont jamais été. ».

Mais l'espérance enracinée en Christ nous préserve également du désespoir et de l'épuisement auquel nous pouvons être confrontés en nous engageant, lorsque nous voyons la gravité de la situation, le faible niveau des débats, les contradictions dans lesquelles nous sommes empêtrées et le caractère limité de nos moyens. Car cette espérance nous préserve de la perspective écrasante de penser que nous devrions tout sauver, tout régler, à nous tous seuls. Nous ne sommes pas seuls.

Et même si l'horizon, à vue humaine, n'est pas prometteur, nous nous savons aimés, et appelés à rayonner cet amour. Nous nous savons promis à participer à la vie divine, aux côtés de la création qui nous entoure, et nous savons que, d'une façon ou d'une autre, le néant et la destruction n'auront pas le dernier mot. Et cela peut nous donner l'élan, poussés par l'Esprit de Dieu, de nous mettre en mouvement avec toutes les émotions qui nous traversent ; et la force d'agir dans ce monde brisé et d'y réaliser des choses belles, même dans l'obscurité et même si nous n'en voyons pas encore les résultats.

Amen.